

sauf qu'un immeuble de béton armé vous poussait le long du bras, une grue famélique vous arrachait l'estomac, et les arbres des places chaleureuses remplaçaient le cœur. La forme de Paris s'implantait tranquillement, remodelant votre intérieur, édifiant vos humeurs, bâtissant vos chemins de réflexion. Elle vous tenait et vous l'aimiez, elle vous tenait et vous battait. Je la quittais difficilement pour longtemps. Un voyage à peine, un week-end tout au plus. Par ce qu'elle était chez moi, un appartement où loger, une bâtisse interne à qui je devais d'être libre. Peut-être parce que sa rencontre coïncida avec l'époque éternelle d'une enveloppe corporelle où il reste à bâtir. Elle fut le substitut des beaux discours. N'importe quelle autre ville pourrait se transformer en soutien de famille. Elle entreprit ses grands travaux dans le for intérieur. Non pas forteresse mais dédale rustique d'une personnalité.

Depuis, personne n'est à son image. Elle déteint en effet suivant le lieu où vous êtes, la disponibilité que vous lui accordez. Grandiose ou minable, elle lègue au compte-goutte mais permet d'être tout de même soi dans ses stations. Si l'on choisit à quelle station monter, la ville vous laisse où bon lui semble, endimanché à Belleville, en haillons sur les Champs. Elle vous trimballe sans cesse.

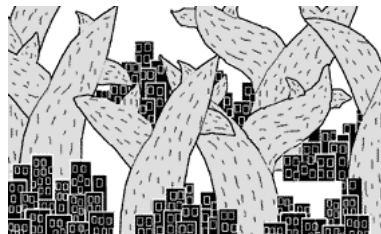
Avant de prendre ses distances avec elle, on devient peu à peu la forme de sa ville. On lui doit bien ça !

ACID

REVUE LITTÉRAIRE

La forme d'une

ville



Numéro 18
NOVEMBRE 2000

La forme d'une ville

LAURE BOBOK

À Lens il y a un rond-point fameux. C'est le rond-point du ballon. C'est un ballon au bout d'une grande tige, qui tourne en lui-même, enfin je crois. J'irai vérifier demain.

De cet endroit partent au moins quatre rues en étoile. Avec ma voiture au début de l'année, on s'aimait pas. On se retrouvait souvent toutes les deux à ce rond-point pour essayer de sympathiser. Et c'était le jeu du ballon : en tournant, je me trompais toujours de direction pour retrouver ma rue. Alors j'étais embarquée sur une des branches de l'étoile, j'allais au bout, jusqu'à ce que la branche et moi on craque... j'avais envie de rentrer chez moi, j'étais toujours énervée contre moi. J'ai souvent bien perdu mon temps. Mais Lens, qui n'a rien de céleste, peut aussi prendre la forme d'une étoile.

GUDULE DELUXE.....	Illustration de couverture
CLAIRE L'ORPHELINE.....	Celui qui l'a vue ne pourra jamais l'oublier. Moscou, Novembre 1999.
VALE POHER.....	Des lits sous les ponts
DARX LE HIBOU.....	Ott Van Magyarország
ANTON OTTERO.....	Désordre
ROMÉO*ZÉRO.....	La cité radieuse
BAAL.....	La forme d'une ville
DOCTEUR PÉPONE.....	Ramenée à 2 X 2m.
LA FANETTE.....	Réhabilitation
LAURE BOBOK.....	La forme d'une ville

UN NUMÉRO
PAR MOIS
GRATUIT

Celui qui l'a vue ne pourra jamais l'oublier. Moscou, Novembre 1999.

CLAIRE L'ORPHELINE

« C'est toujours ainsi avec la Russie, se dit Maria en caressant l'acier froid des deux mains, on l'admire et on pleure, mais lorsque l'on regarde de près ce que l'on admire, cela peut faire vomir. »

Viktor Pelevine, La mitrailleuse d'argile.

Il y a cette vieille femme devant le théâtre, assise sur un banc. Elle semble parler toute seule, je l'entends gazouiller. Elle tient tout contre elle, un minuscule chaton, emmitoufflé dans un foulard et enfoui dans les pans de son manteau. Tous les jours elle le promène. Elle n'habite pas loin. Juste là, sur la rue Tverskaïa. Parce qu'à la maison, elle ne peut pas le laisser sortir seul, elle a peur qu'il tombe du balcon. Alors elle descend dans la neige. Et puis elle rentre préparer son repas. Et celui du chat.

Avant, lorsque les enfants habitaient à la maison, elle avait des chiens, un très gros teckel et puis aussi des oiseaux, des perroquets. Quand ils sont partis, elle ne voulait plus d'animaux chez elle, elle se sentait trop vieille. Mais un jour sa petite nièce a ramené ce chat et elle l'a gardé... elle a l'air heureuse... elle rentre car il fait vraiment froid. C'est la nuit désormais.

Il y a le soleil. Quand il fait très froid et qu'il gèle. Que l'on souffle du brouillard blanc. Le soleil est rouge sur la Moskova. Rouge sur le monastère Novodievici, sur les bulbes dorées qui brillent dans le ciel. Son reflet est blanc dans les vitres d'un immeuble moderne et se répercute sur la glace de la rivière. Les fumées des usines qui jaillissent en tourbillons se colorent de rouge et de rose.

AMBITION
CHOCOLATÉE
& DÉCONFITURE

www.bbleton.com/acid

La tsigane mendie sur les boulevards. Elle va dans son grand manteau en peau d'ours, la cigarette a la main. Je lui donne quelques pièces et elle attrape mes doigts : "N'ais pas peur, je vais te dire l'avenir... tu n'as plus que dix ans à vivre..." Et j'ai peur de ses yeux, de sa bouche. Je me sauve en courant.

Dans les couloirs de l'école de cinéma. Les étudiants répètent, crient et dansent. Les bobines de film traînent un peu partout, oubliées. Les salles de projection sont ouvertes et l'on peut s'y asseoir toute une journée, regarder des films du monde entier qui s'enchaînent. Sans jamais s'arrêter.

Les ouvriers installent les guirlandes lumineuses sur les immeubles en forme de livres ouverts, ils dessinent des frises d'étoiles et de sapins. Il fait moins 15 degrés, ils grimpent dans le ciel. Marion les regarde en croquant un hot dog sucré, elle a les yeux qui pleurent.

Le dimanche matin, dans le jardin de neige devant la maison, une femme sort avec son enfant. Il est assis dans une lourde chaise roulante électrique... elle l'installe devant les jeux, il ne peut pas bouger, il doit voir les autres petits qui jouent sur les balançoires et qui courent... elle marche en rond pour se réchauffer...

Dans le métro, certaines stations sont équipées de bancs. Parfois les gens attendent longtemps dans le gris de la foule... d'autres commencent de longues parties d'échecs. Peut-être même qu'ils se retrouvent là simplement pour jouer, au chaud. Et qu'ils repartent chez eux ensuite.

Les rendez-vous tristes dans le métro. Une femme attend. Un homme très saoul accompagné d'un ami s'approche en titubant. Elle ne le regarde pas. Elle ne lui parle pas. Elle pose des clés dans ses mains qui tremblent et elle part sans se retourner. L'homme ne dit rien, il est tellement ivre... J'ai mal au cœur.

Les loupottes s'allument dès 16h30 sur les stands des marchands de rue. On pose des lampes de poche, des lampes à pétrole pour éclairer les babioles exposées sur une tablette. De pauvres objets illuminés par les flammes d'un tableau de maître... Des visages de fantômes et des ombres effrayantes se hâtent dans les rues soudain si noires...

Elle est blanche en hiver. Et douce comme un flocon sur la joue. Sur la langue. Elle est mouillée et collante. Elle est noire et sale aussi. Elle sent le pétrole. Celui des voitures, celui du chauffage, celui des usines. Encore une fois, je suis tombée dans la neige. À Moscou. J'aime ça.

Des lits sous les ponts

VALE POHER

Je passe devant elles tous les jours. Je les connais. De vue. De loin. Ici elle se font rouler dans la boue, sur les quais. Des vieux attendent un bus. J'ai l'impression qu'il ne viendra pas. Eux aussi. Il pleut. La ville ressemble à un village. La vieille n'arrive pas à marcher. Elle peine. Elle le sait. Tout va trop vite. Mes jambes. Elle ne peut plus les supporter. J'attends. J'ai l'impression qu'il ne viendra pas. Lui aussi. En face, elles ont les pieds dans l'eau. C'est pas un temps à baiser dehors. J'attends. Il m'a posé un lapin devant cette porte. Je le ramasse sans broncher. C'est un temps à manger du civet. Le coup du lapin, il paraît qu'on s'en remet pas. Il paraît. Tires-en toutes les conséquences m'a dit une amie. Je les traîne encore dans cette rue.

Ott van Magyarország*

DARX LE HIBOU

Budapest quittée depuis trois heures déjà n'était plus qu'un souvenir rutilant de grandeur déchu, et dans le train délabré qui clopinait vers le sud, de me répéter inlassablement en regardant la puszta défiler devant mes yeux d'occidental nanti : « dans quel bled paumé tu vas encore te fourrer ».

Szeged à la frontière de la Serbie et de la Roumanie. La guerre n'est pas passée loin. Le souvenir des avions de l'OTAN ressurgit au détour d'un frisson. Mais la puszta est fatiguée et elle s'en retourne bientôt à ses roses.

Que nous sommes loin du tumulte et du dynamisme de Buda. Ici dans certains patelins les petits vieux se laissent mourir, broyés par les kolkhozes et oubliés par les marchés. Déambulant dans les allées, entre le paprika et les melons, un « langos » brûlant fourré dans la bouche, je marchande maladroitement quelques pommes. La chaleur est écrasante, mais le ronronnement aquatique de la fontaine, construite après la grande inondation, me ramène quelques effluves de fraîcheur. Autour de ce jardin aux ondines, les enfants jouent avec les petits cerfs-volants du vieux fou au regard rieur.

Je n'ai plus que quelques jours à passer ici, alors j'en profite pour visiter un peu Budapest, faire le touriste occidental. Heureusement, un excès de galanterie et une soif immodérée nous ont permis de dépenser nos derniers Forint et de gagner ainsi un peu d'humilité. Entre Pest et Buda, le Danube coule sa masse limoneuse avec bonhomie tandis que les hommes s'affairent dans les bureaux et les boutiques de luxe. Budapest joyau de l'Europe centrale gît dans son écrin putride.

**Là-bas le hongrie*

Désordre

ANTON OTTERO

Un autre.

J'ai cru qu'il plaisantait, qu'il allait finir par présenter ses excuses, qu'il s'en irait en soignant son départ, un crissement de pneus pour seule trace visible de sa roublardise. Au lieu de cela, il s'est attardé, il a joué contre la montre, acculant mes coudes à la moiteur pâle du bitume. Il m'a demandé de rester à terre et de me tenir prêt à cavalier, ce sont les mots qu'il a employés, comme je vous le dis. Il a enfilé son doigt dans mon cul, je ne devais pas bouger, c'était la seule consigne, tu bouges pas et tu dis rien. Il a enfoncé, lentement, un doigt d'abord, encerclé par une bague, ensuite il a glissé un doigt plus fin et ainsi de suite, jusqu'au poing. Il m'a dit : tu vas ouvrir la bouche, grand ouverte, comme ça, c'est bien, bien ouverte, juste ce qu'il faut, voilà, on y est, maintenant, doucement, voilà, comme ça, on y est, comme ça, comme ça.

Un autre.

Il sentait l'ammoniac, un homme gros, un homme qui ne faisait pas son âge, il avait de longues jambes et une chaîne autour du cou, il s'est présenté sous un nom d'emprunt, il avait de la coke dans une poche, nous nous sommes faits un rail, il voulait faire une ligne sur mon cul, une ligne de chemin de fer qu'on suivrait à pattes de velours, c'est ce qu'il a dit, il était défoncé, il m'a griffé la peau, à plusieurs endroits, il ne voulait pas que je surprenne la jouissance sur sa bouche crispée, je me suis tourné, il a éjaculé dans mon dos en me traitant de petite pédale, t'aime ça, hein, t'aime la bite ? Je suis pas sûr qu'il s'agissait d'une question, les hommes se font des idées sur tout mais ont tort sur toute la ligne.

Un autre.

Pas le même soir, parce qu'il pleuvait, la voiture s'est arrêtée devant moi, le protocole, tu fais quoi, t'avales ? J'avales, c'est tout ce que j'ai

à leur dire, j'avale, je fais ce qu'on me dit de faire, bien au fond, vas-y crache, crache, c'est bon, oui. Quarante ans, peut-être plus, maniéré et accroc aux médoc. Belle gueule, bien monté, j'ai dans ma bouche sans éructer, presque agréable, je dis bien : presque. C'est entendu, mercredi soir, même heure, non, pas besoin, je serai là.

Un matin, le lendemain je crois.

Une femme, plutôt mignonne, qui parle, qui parle et qui parle. Ma mère. Le portrait craché de sa mère, j'ai ses yeux, son rire, ses soucis matériels, je ne veux pas les connaître. Mais comment tu fais pour te payer tout ça, parce qu'il faut bien les payer les choses que tu achètes. Je paie, c'est tout. Au restaurant elle prend une assiette de crudités, un poulet à l'échalote, elle trouve que j'ai maigri, t'es pas malade au moins ? Je suis pas malade, je suis enrhumé, c'est pas pareil. Elle vieillit bien, elle s'habille avec la persévérance des femmes sans goût, c'est une droguée à l'image, elle choisit toujours pour nous deux le meilleur restaurant. Et je cale encore au dessert. Tu ne manges rien, tu feras pas de vieux os. Justement, les vieux os. Un autre.

Un vieux machin, une tôle grisonnante qui aurait beaucoup servi pendant la guerre, je n'arrive pas à le sucer, je fais un effort de concentration, mais impossible d'empoigner son sexe flétri, son gland se rétracte sous ma main, il me dit de lui donner ce qu'il veut, du moins il le pense très fort, je renonce, il s'énervé, s'agite sur la banquette, je lui dis : minute, ça marche pas à tous les coups, c'est comme ça, mais ses lèvres terreuses s'acharnent, j'appent d'impatience, il insiste, devient vulgaire. Tant pis pour lui, je m'éclipse sous la pluie. Il pleut d'énormes gouttes, je marche et je suis trempé. Envie de rien. Un grand black peut-être.

Un autre.

Un grand black, pour la taille, pour le grain, pour la fluorescence du sperme sur la peau. Deux fois, très vite à la suite. Il me dit : ça faisait longtemps. T'es une petite salope, hein ? S'il le dit, c'est qu'il le pense. Je suis sa petite salope, avec cette réputation, on va toujours très loin. Il finit par me faire mal. Je dis : on met du gel d'habitude. Sa réponse, détachée : j'aime pas, j'aime bien quand c'est sec et que ça crisse, comme les chats quand ils s'enculent, ils s'enculent avec des lames de couteau entre les fesses. Le black rit, il s'appelle Marc, mais dans ma tête, ça reste le black, le black qui m'a enculé sans gel vendredi soir.

Un autre, vendredi d'après.

Un homme marié à la redevance, il est inspecteur quelque chose, je dois faire celui que ça excite, un inspecteur qui inspecte et qui fait bien son boulot, c'est excitant, je lui montre comment ça m'excite, il me dit que je l'excite à son tour avec ma bouche humide, il me montre comment il est excité, je dis que j'aime bien l'odeur qu'il a, il me prend par la nuque, viens par là, comme ça, oui, mets-moi une claque, comme ça, encore, mets-moi des claques, tu t'arrêtes pas, fais ce que je te dis, vas-y, avec ta main, enfonce, plus loin, c'est bien. J'enfonce, il a pas le cul très propre, pas comme je voudrais mais si j'avais tout ce que je voulais je serais pas là, je serais là-bas, avec toi.

Toi, sans les autres.

Ton arrivée brutale au bar, tu avais bu, tu avais encore tes affaires de voyages, je me suis dit : ce type est pour moi, je veux dire ce type est fait pour moi, tout ce que j'aime il l'a. Je t'ai proposé de boire un coup chez moi. Tu as dit non, tu es revenu sur ta décision, on a pris ma voiture, on est allés jusqu'en haut du belvédère, on dominait la ville, ça pour sûr on dominait. On n'a rien fait, trop saouls, trop déprimés, je sais pas. Tu m'a laissé une adresse, quand j'ai voulu appeler, entendu : inconnu à cette adresse. Tu n'existes pas. Tu as une tête à t'appeler Brice ou Morgan, quelque chose de neuf, de figuratif, une icône sans âge. Inconnu à cette adresse. Qui voudrait de toi ? Moi. Premier sur la liste, quitte à entrer en dissidence. On était saouls, déprimés peut-être. Tu as dit : je te baiserais bien mais non. Non, non, non. On s'est endormis, en altitude, la ville martelait ses orgies de lumière. Au matin, à la gare, dis-moi où je dois t'appeler. Inconnu à cette adresse. Il pleuvait, comme souvent.

Alors un autre. Et puis d'autres encore, applaudissant à mes caprices, un autre au sang chaud au visage violacé, chez lui chez

moi à deux puis à trois comme il a été convenu, je me tourne, ils jouissent dans mon cul, en éjaculant le deuxième manque de m'étrangler avec ses mains de brute, je lui dis ne recommence pas, c'est un avertissement. Hier, un autre je ne sais plus, un autre avec des yeux de rapace, un beau mec, craintif et paresseux dans son ivresse, je l'invite à passer à l'étage, par terre, sous un drap, il me dit : tu connais mon poing dans ta gueule ? Il est fêlé, il est trop tard, je ramasse. On a ce qu'on mérite, c'est moi qui dit ça. Un autre. Un paquet de nerfs au téléphone, un homme rôdé aux urgences : est-ce que vous portez plainte ? Sa voix paraît enregistrée. Je réponds : je sais pas, je vais réfléchir. J'applique des glaçons sur mes lèvres, ça brûle. Comme un mangeur de verre qui aurait lapé sa dernière lame, je m'égratigne mais je ne baisse pas les bras. Alors j'appelle encore à ton numéro, inconnu à cette adresse, encore une fois on sait jamais. Inconnu. Je ne sais rien, rien qui puisse me rapprocher de toi. A jouer les énigmes avec autant de flegme, tu deviens un problème sans solution. Je vais peut-être finir par me lasser, qui sait. Me lasser et me résoudre au désordre d'un autre, et d'un autre, encore une fois.

La cité radieuse

ROMÉO*ZÉRO

a. structurer

- des façades animées qui offrent un autre visage aux édifices
- des panneaux de polypropylène suspendus entre 2 immeubles ou posés par terre pour restructurer l'espace

b. diffuser

- un diffuseur d'odeur, d'images, de sons dans les ZI et les quartiers huppés retranscrivant l'ambiance des ZI dans les quartiers riches et inversement
- des films informatifs sur les trottoirs devant les bancs publics pour créer des espaces de dialogue
- le projecteur de diapositives fixé au sol projetant des images et des écrits créés par les habitants ; dès la tombée du jour, sur les bâtiments publics

c. protéger

- des panneaux de signalisation simplement parlant pour que personne ne puisse les entendre en voiture
- des agents de police en mousse que l'on pourra rouler de coups
- des jets d'eau continus pour rendre la chaussée glissante et augmenter les risques d'aquaplaning
- des diffuseurs de gaz lacrymogènes dans les quartiers « chauds »
- des mines anti-pompiers pour enfin laisser les délinquants mettre le feu aux voitures, voire qu'elles explosent si elles sont équipées au GPL

d. jouer

- des mannequins et des traces (comme celles de la police style Keith Haring) qui racontent une histoire que l'on pourrait suivre dans la rue
- des jeux de société ou un mur de céramique ou de pierre qui se prête au jeu et à la découverte, le temps d'une pause dans la ville, sur une façade, dans un arrêt de bus, ou dans un parc
- des statues vivantes de CRS

e. s'exprimer

- des espaces d'expression libre sur lesquels on pourra afficher, écrire, peindre... sans le risque de se prendre une amende pour vandalisme

- des bus sans porte
- des rues closes et insonorisées réservées aux grévistes avec des vitrines que l'on pourra casser
- des horodateurs pour les sans-abri, pour éviter de se baisser pour mettre les pièces dans le bol
- des micros et des enceintes qui diffusent et amplifient les bribes de conversation des citadins

La forme d'une ville

BAAL

Une ville n'a jamais que la forme qu'on décide de lui donner. Une ville, ce n'est jamais que quelques quartiers, quelques rues, lieux, bars, appartements, dans lesquels se sont faits et défaits nos vices, nos errances, les vagabondages sonores et colorés de nos amours. Une ville n'est jamais qu'à la forme de nos vies. Je revois aujourd'hui ceux que j'aimais hier et qui m'ont trahie. Je revois un mur lisse où coller mon visage. L'attente, parfois, sous la pluie, de voir apparaître la silhouette chérie. L'étrange étranglement de quelques noms de rue mille fois prononcés et maintenant à jamais bannis de nos lèvres, car, surtout, surtout, il ne faut pas dire ce qui fut dit, il ne faut pas croire que cela fut, non, rien ne fut, rien n'a existé, je ne suis qu'une création de mon propre esprit. Tout ce monde n'est que le fruit de mes pensées car quelle autre référence puis-je avoir sur ma vie, mon monde, ma ville et mes amours, que moi-même, sans cesse renvoyée à moi-même. Je suis Narcisse et cette ville n'est que mon reflet, et je ne le vois pas dans un œil d'or, non. Tout ce qui m'entoure et moi-même n'est pas la preuve que j'existe ni même que ce monde existe. Il n'est que le témoignage de dimensions qui sans doute nous échappent. Je revois un cartable posé au coin d'une rue et d'une autre, à l'angle précis de l'adolescence, puis un livre posé sur un petit mur devant un lycée, puis une photo, puis quoi d'autre encore pour remuer l'immense mer de la nostalgie, qui monte, cela monte, cela déborde soudain, envahit tout. Je me souviens, quelle belle phrase, si complète, si pleinement vivante et pourtant déjà au bord, sur la corde, à la limite de la rupture. Les cordes vocales tremblent et c'est presque un chant. Et voilà, je me souviens que cette ville te comprenait, que tu la rendais différente, que tu la rends différente par ta définitive absence. Chaque chose est pourtant à sa place même si changent les lieux où nous continuons de nous réunir, parfois en t'évoquant, les cordes vocales tremblent toujours, saurions-nous encore pleurer ? M'entends-tu, là où tu es, si proche, si proche, m'entends-tu ? Sais-tu ce qui est dit de toi ? Ta présence ? Tout n'est que le reflet de ton absence. Tout se reconstruit maintenant, petit à petit, Andromaque (elle, tu ne l'aimais pas, c'est Electre, Antigone ou la sainte Marie de Claudel que tu aurais choisie, mais je pense à ce poète dont nous partagions les mots. Un soir, dans une caravane au milieu de rien, une nuit d'étoiles filantes, nous l'avions lu à plusieurs voix avec Julie, Céline, Claire et Magali. La ville avait alors la forme de nos voix et l'odeur absolue des pins). Une ville n'a jamais que la forme des joies et des douleurs qui l'ont peuplée. Cette ville t'appartient. Tout est maintenant définitif.

Ramenée à 2 x 2 m.

DOCTEUR PÉPONE

Ramenée à 2 x 2 m, la surface d'une aire de jeu est amplement suffisante à qui sait tenir ses troupes. Le débordement n'a jamais été mon truc. Je l'ai même combattu. Un engagement comme on dit, je ne le regrette pas. Moi, j'aime l'ordre et je dis qu'il faut appeler les choses par leur nom. Un rectangle est un rectangle mais je préfère le carré. J'aime encore mieux l'assemblage des carrés. Un rectangle c'est sans doute plus commode, mais je n'aime pas la facilité. Je sais bien que l'on répartit

mieux dans un rectangle, notamment parce que l'on peut allonger. Mais le carré, avec sa perfection fabuleuse, est comme l'orbis, il est indépassable, inaltérable, inviolable, incommensurable, ineffable, et, bien sûr, esthétiquement splendide.

Je le disais plus haut, j'ai combattu pour le carré. J'ai aussi défendu le mètre carré. Vous l'avez peut-être compris, j'ai un certain goût pour le carré, mais le mètre carré c'est encore mieux. Associer la forme géométrique à la mesure mathématique, et voilà atteinte une perfection supérieure. N'est-ce pas merveilleux ce jeu innocent avec les beautés du monde ? Atteindre une morphologie aussi grandiose et en même temps honnête, avec une norme aussi simple, comme on les aime, n'est-ce pas fabuleux ?

Je crois que j'ai réussi. L'espace vital (si vous me permettez cette petite pointe d'humour) ramené à une mesure indiscutable, doublée d'une structure au parfait équilibre. Que peut-on trouver de supérieur à cela je vous le demande. Quant à moi, la question est réglée depuis bien longtemps. Vous le voyez, je fais parti des rares qui, ayant patienté, ont trouvé. Je suis un exemple à suivre, regardez-moi bien, montrez-moi à vos enfants.

Et maintenant regardez-nous : chacun avec notre m², fier et heureux. Vous le savez, on a tous le m² que l'on mérite, et quand on mérite plus on en a un plus beau. Et oui, c'est comme ça que ça se passe et ne me dites pas que cela vous étonne parce que vous savez comme moi que l'on aime tous pratiquer cette bonne et simple morale et qu'on en redemande. Je n'ai pas besoin de vous répéter que c'est vous qui insistez pour que le mérite soit justement récompensé. Et, bien entendu, loin de moi l'idée de vous contredire car je suis le premier défenseur de cette éclatante raison qui me réjouit. Quand on démérite on n'a que ce qui reste et on ne doit pas se plaindre. On récupère les ratés, les rebuts, et c'est bien normal, oui, c'est bien normal. Mais croyez-moi, ce n'est pas drôle tous les jours. Je le sais, c'est moi qui les distribue ces rebuts. Mais que voulez-vous, il faut bien vivre. Et puis j'arrive toujours à convaincre les autres, ceux qui attendent, qu'en travaillant un peu plus, en construisant patiemment ils y arriveront peut-être, il l'auront leur m² honnête. N'en suis-je pas la preuve brillante ?

Certains ont pourtant essayé de ternir mon image. On m'a souvent accusé de donner des rebuts qui ne faisaient pas la mesure réglementaire. Calomnie ! Voilà ma réponse. Je ne rajouterai que ce qui me traverse la tête par hasard, je vous le dis, personne ne peut m'accuser d'avoir trahi la sainte mesure, même pour les renégats. Pour eux, je garde le meilleur du m². Nous ne sommes pas rancunier. Mais j'arrête tout de suite car ce chemin est une impasse, toute personne méritante le sait.

Comme la vie a changé depuis. Comme elle est devenue simple ! C'est si facile d'assembler des carrés ! Un jeu d'enfant de les démonter ! Et c'est si rassurant de connaître la mesure...

Il me reste des projets.

Réhabilitation

LA FANETTE

Ce n'est pas un amour mais ça ouvre grand les bras lorsqu'on rentre.

La première fois ce fut manqué. À cette époque, les rues, les collines et les fleuves de Lyon s'étaient aplanis en traversant le corps. Les constructions lyonnaises avaient démolé ce qui demeurait au sortir de l'enfance. Ce ne fut pas une forme de campagne car j'en venais. Ce fut Paris, celui où enfant, j'avais cru qu'il existait autre chose à venir. Je ne pensais pas que cette ville déteindrait à ce point. Des immeubles de tous âges, des rues sales ou somptueuses, des cours bruyants, des caves, des parkings effrayants, des cages d'escaliers aux odeurs de renfermé ou de nettoyeur ménagé, des avenues ombragées, des parcs de marche en rond en large et en travers, des allées sans roi, des places de marché, des passages piétons ou secrets, des raccourcis, des lève la tête regarde où tu mets les pieds, des jours et nuits fiers ou mesquins où tous ces gens s'infiltraient. Le relief faisait son travail. C'était une ville, la même,